

**Italo Svevo,
notre contemporain**

Svevo moderne ? Sous les traits du bourgeois triestin Ettore Schmitz, ce n'est pas la première image qui s'impose. Et pourtant, l'auteur de La Conscience de Zeno, l'un des chefs-d'œuvre de la littérature, s'est montré un formidable témoin de son époque, à travers de petits textes à l'ironie presque « visionnaire », qui constatent, avec une lucidité implacable, la disparition de ce que Stefan Zweig appelait le monde d'hier, et révèlent les prémices de – pour paraphraser Charlie Chaplin – ces temps modernes dont nous sommes aujourd'hui encore les dépositaires.

Les textes réunis dans le présent volume s'échelonnent sur près de quarante ans, autrement dit sur la presque totalité du parcours d'homme et d'écrivain d'Italo Svevo. La plupart sont parus dans la presse triestine sous le pseudonyme d'Ettore Samigli. Le fil qui les relie, malgré la disparité des thèmes qu'ils abordent, est une prise de conscience, sur un mode en apparence anecdotique, des profondes transformations de la civilisation qui sont en train de s'opérer. La lucidité politique, sociale et culturelle de Svevo telle qu'elle se manifeste dans ces « chroniques », atteste d'une réflexion résolument moderne qui déjà se traduisait dans ses romans par l'exploration des affres de la conscience humaine. En évitant les écueils de la provocation et de la révolte, Svevo transgresse, avec une audace d'autant plus efficace qu'elle est feutrée, les codes de son milieu.

Ainsi, patron d'une entreprise prospère, rien ne le prédisposait à se montrer sensible à la cause ouvrière. De même, dans cette ville à l'identité de frontière – pour reprendre la formule de son compatriote Claudio Magris – qu'est Trieste, lui qui avait du sang germanique et se montrait si épris de culture allemande qu'il fut l'un des premiers à soutenir l'esthétique wagnérienne en Italie, a toujours été un défenseur de l'irrédentisme et

milité pour que Trieste ne soit plus rattachée à l'Empire austro-hongrois. Mais il n'a pas renié pour autant sa double nationalité d'italo-souabe, choisissant ce pseudonyme des plus transparents : Italo Svevo, svevo signifiant souabe en italien. Malgré tout, il ne souscrivait jamais au nationalisme et au factionnalisme rampants de cette Italie préfasciste qui verra l'avènement de Mussolini après la Marche sur Rome d'octobre 1922.

En décrivant la situation de la capitale anglaise après la Première Guerre mondiale, en particulier dans une série de cinq articles parus, sous le titre générique de Londres après la guerre, en décembre 1920 et janvier 1921 dans La Nazione, Svevo se livre rien moins qu'à un astucieux état des lieux de sa propre ville par préterition. En déplorant les marques d'hostilité de l'Angleterre à l'égard de l'Allemagne, dans le domaine de la musique par exemple, Svevo suggère une comparaison implicite avec les rivalités et les haines entre nationalités (en particulier, entre Italiens et Slaves) qui déchiraient Trieste. Ainsi, dans Kindness, publié le 25 décembre, la description des funérailles dignes et pacifiques du maire de Cork, mort en prison après avoir fait une grève de la faim au plus fort de la crise irlandaise, ne peut qu'obliger le lecteur triestin de l'époque à établir une comparaison

avec l'odieux commissaire-général civil de Trieste, Antonio Mosconi. Celui-ci, dans sa haine viscérale des ouvriers et des Slovènes, avait eu recours au canon pour disperser un cortège funéraire de militants socialistes en septembre de la même année. Tout en donnant parfois l'illusion de traiter avec légèreté de sujets badins – dénonçant au passage, dès 1926, la suprématie inquiétante du cinéma américain... – Svevo diffuse son credo politique et esquisse le portrait idéal d'une utopie libérale. Il n'idéalise pas pour autant l'Angleterre, puisqu'il n'hésite pas à fustiger le chauvinisme d'un Chesterton, l'impérialisme défendu par l'empire de presse Harmsworth ou bien la responsabilité de Londres dans les malheurs de l'Irlande. Outre la comparaison avec la situation triestine, l'attention récurrente portée par Svevo aux épisodes de la lutte irlandaise est sans doute à chercher dans son amitié avec James Joyce.

Comme le souligne son épouse Lidia Veneziani Svevo dans sa magnifique et bouleversante Vie de mon mari, ces articles « témoignent de la variété de ses centres d'intérêt et sont un indice des horizons de la culture vers lesquels il s'orientait ». Ils dessinent le portrait en creux d'un « honnête homme », qui porte un regard critique et malicieux sur les transformations

irréversibles du monde au tournant du XX^e siècle. Ainsi, sans se départir de son légendaire humour, Svevo commente l'irruption des automobiles dans les rues de Londres ou de Trieste et l'avènement de la vitesse, qui lui apparaissent comme l'une des manifestations de cette barbarie nouvelle, à la fois technique et brutale, prête à prendre le pas sur cette civilisation humaniste fondée sur la bienveillance mutuelle qu'il appelait de ses vœux. L'ironie du sort voudra qu'il meure lui-même des suites d'un accident de voiture...

Mais c'est au détour de deux textes, d'apparence anodine, que cet ardent adversaire de la guerre fait preuve d'une conscience particulièrement en éveil sur les nouvelles menaces qui secouent l'Europe, l'Italie et Trieste dans l'immédiat après-guerre – à l'instar, quoique dans un registre différent, d'un Klaus Mann. En effet, adoptant la forme d'une discussion courtoise quoique tendue dans un compartiment de train effectuant le trajet entre Hambourg et Trieste dans En voyage..., ou bien celle d'un récit d'anticipation plein de drôlerie dans Histoire de l'évolution de la civilisation à Trieste dans le siècle présent, Svevo dénonce nettement la montée en puissance des nationalismes et du fascisme dont, en tant que Triestin, il est un témoin privilégié. En novembre 1920, Trieste

venait juste d'être rattachée à l'Italie après la signature du traité de Rapallo. Mais le port traverse alors une crise économique grave et va véritablement servir de base à la naissance du parti national fasciste. Celui-ci exercera sa violence contre les socialistes et les Slaves confondus en un seul et même ennemi de cette identité italienne exacerbée qui avait poussé, à la même époque, Gabriele D'Annunzio à fonder, manu militari, un gouvernement révolutionnaire à Fiume, dans l'actuelle Croatie. Ces attentats à la bombe que raille Svevo sont bel et bien régulièrement perpétrés à cette époque par les partisans fascistes qui bénéficient d'une certaine «tolérance» de la police et des pouvoirs publics. Et pour saisir toute la pertinence et la lucidité du regard de Svevo, il convient de se rappeler que Histoire de l'évolution de la civilisation à Trieste dans le siècle présent et En voyage..., parus respectivement en 1921 et 1922, s'inscrivent précisément entre l'incendie du siège social du journal socialiste Il Lavatore de l'écrivain Ignazio Silone, par les Squadristes, en octobre 1920, et la Marche sur Rome de Mussolini et ses 700 000 partisans, deux ans plus tard (sans oublier que l'année suivante verra l'échec du putsch de l'«agitateur» Adolf Hitler à Munich...).

Mais Svevo n'a pas été que cet observateur sagace

et ironique des bouleversements de son temps. Il aura montré aussi, très tôt, son intérêt pour la psychologie humaine – l'un n'allant sans doute pas sans l'autre. Ainsi, un sujet aussi léger que la cigarette – ce vice auquel il n'est jamais parvenu à renoncer, malgré une théorie de serments et d'engagements écrits et verbaux – lui permet de développer une théorie originale établissant un lien entre le fait de fumer et les rêves, et de sonder les arcanes de l'inconscient de la création artistique et, surtout, littéraire. Il faut dire que Trieste est à l'avant-garde des travaux de psychanalyse, grâce au médecin Edoardo Weiss, disciple de Freud, et que cet article signé E. Samigli (le nom qu'il donnera au héros de l'un de ses courts récits, Une farce réussie) préfigure, trente ans avant sa parution, La Conscience de Zeno, dont le personnage central, autre avatar de son auteur, observe, avec une auto-dérision qui fait tout le sel de ce livre, les tourments, dans sa psyché, de la réalité et du rêve.

Sous une apparente légèreté, se manifeste, à travers ces «chroniques», un sens aigu de l'anecdotique symptomatique, qui fait que, plus encore que moderne, Italo Svevo reste notre contemporain.

DINO NESSUNO

Fumer

L'Indipendente,
17 novembre 1890.

JE viens d'apprendre que Jules Claretie avait publié un roman intitulé *La Cigarette*¹, que je ne lirai pas. En effet, j'imagine qu'il s'emploie à dénoncer, pour autant qu'un roman puisse le faire, les méfaits de la cigarette. Je ne le lirai pas parce que nous, les fumeurs, savons déjà fort bien que fumer nous fait du mal et n'avons nul besoin d'en être convaincus. Mais nous continuons à fumer parce que... ou même sans « parce que ». Quand on a succombé à ce vice et qu'on a résisté à

1. *La Cigarette*, E. Dentu, 1890. De ce roman de Jules Claretie (1840-1913), Jules Massenet tirera un opéra intitulé *la Navarraise* en 1894.

d'après combats, il ne semble guère judicieux d'aller volontairement s'affliger devant le spectacle de sa propre faiblesse.

D'ailleurs, Claretie ne m'aurait sans doute pas davantage convaincu que ne l'a fait l'ouvrage du docteur Beard², le célèbre spécialiste de la neurasthénie. Il soutient dans ce livre que la nicotine à elle seule suffit à produire une sorte de dépression, mettant ainsi un coup d'arrêt à de nombreuses autres études en cours. Après avoir lu ces lignes, j'ai jeté ma cigarette au loin; mais j'avoue que je l'ai reprise peu après et que j'en ai allumée une autre. Il me semble que si je devais lire ce roman de Claretie, je me sentrais un peu comme Coupeau³ s'il était contraint de lire une description rigoureuse du *delirium tremens* qui lui sera fatal. Pourtant, lors de la passionnante conférence du docteur Lorenzutti contre le tabagisme, je me suis senti moins mal à l'aise, mais uniquement parce qu'on ne fume jamais lors de ces réunions et qu'en l'écoutant, je pouvais conserver l'illusion que cette leçon me serait profitable. Mais il est impossible de lire sans

2. George Miller Beard (1839-1883), physicien et neurologue américain.

3. Le personnage de *L'Assommoir* de Zola.

prendre une cigarette, et je dois reconnaître qu'il n'est pas vraiment agréable de fumer en lisant un roman fustigeant le tabac.

Rien n'est plus naturel que de montrer plus d'indulgence envers soi qu'envers autrui, et lorsqu'on finit par s'apercevoir qu'à chaque heure du jour on attende à sa santé, voire même à son intelligence (le Dr Beard menace les fumeurs de neurasthénie cérébrale), il est inutile de s'adresser des reproches et de troubler sa digestion, déjà paresseuse à cause de la fumée, par des soliloques ou des dialogues entre les deux *moi* qui, d'après les philosophes, coexistent chez l'homme moral. Tant qu'à fumer, mieux vaut le faire de bon cœur, cela fait moins de mal. On comprendra dès lors que nous autres, les fumeurs, mettions sérieusement à mal les prescriptions du docteur Beard. En outre, quand on a toujours fumé sans la moindre réserve, c'est avec le plus grand sérieux qu'on peut rédiger un article contre le tabac, d'autant plus fiable qu'il émane d'une autorité en la matière.

Il y a quelque temps, un bel esprit eut l'idée de s'intéresser au rôle du tabac dans la littérature française moderne. Il n'a rien trouvé de mieux que de demander aux principaux écrivains dans quelle

mesure il intervenait dans le développement de leur création⁴. Les réponses obtenues lui ont juste démontré que les hommes de lettre français, qu'ils soient ou non adeptes de la cigarette, ne manquaient pas d'esprit. Mais seul l'un d'entre eux, non-fumeur de surcroît, a donné une réponse méritant d'être citée et commentée : Émile Zola. Si l'on admet, affirme en substance le célèbre romancier, que le tabac provoque des névroses, il exerce alors une action bénéfique sur la littérature moderne et nous ne pouvons que nous en féliciter. Si je ne fume pas, ajoute-t-il, c'est uniquement parce qu'en raison de quelques symptômes de faiblesse cardiaque, mon médecin me l'a interdit.

Certains réfuteront facilement son opinion en affirmant que, comme le tabac provoque des névroses, il ne peut, *de facto*, exercer une influence bénéfique sur la littérature. Ils ajouteront préférer un esprit clair et sain, capable d'observer les maladies d'autrui, plutôt qu'un esprit brumeux et préoccupé par son propre mal. Mais ce serait trop simplifier les choses, car il faudrait une certaine dose

4. Il s'agit d'une enquête menée par le bimensuel indépendant *Le Tabac*, pour célébrer son dixième anniversaire (voir *Pour ou contre le tabac ?*, Les Éditions du Sonneur, 2011).

de mauvaise foi pour ne pas prendre en considération la force que donne l'expérience personnelle d'une maladie ou d'un état anormal. En outre, il est malheureusement bien connu qu'une personne rigoureusement saine et robuste manque souvent de sensibilité nerveuse, et ce dicton qui procurait tant de calme et de confiance à nos pères – *Un esprit sain dans un corps sain* – paraît aujourd'hui quelque peu daté.

Néanmoins, en admettant que l'homme ait besoin de construire lui-même, artificiellement, sa propre névrose, alors la dure lutte pour la vie, le manque d'exercice physique de celui qui se consacre aux études ou l'air méphitique de nos grandes villes ne suffiraient-ils pas ? De plus, cette névrose « tabagique » peut bien souvent écourter une vie utile à la science ou à l'art. Je ne me souviens que de deux morts célèbres tués par le tabac, mais ils suffisent. L'auteur si spirituel d'*Eustache Martin* est mort tué par la nicotine, et Mazzini, à en croire ce que vient d'écrire un de ses amis intimes, un médecin anglais, est mort d'une dyspepsie due à la cigarette.

Il est tout aussi faux de soutenir que la cigarette facilite le travail. En réalité, elle l'interrompt. Elle ne le favorisera que chez celui qui n'est pas un véritable

fumeur. Quand il fume, le vrai fumeur ne fait rien d'autre. Un journaliste français a affirmé que si on aveuglait un fumeur, il pourrait perdre son vice ; mais c'est faux. Mantegazza⁵ se berce d'une toute autre illusion quand il croit pouvoir aider le fumeur à se libérer de ce travers grâce à quelques prescriptions pharmaceutiques. Car l'addiction au tabac est tellement complexe que la pharmacopée semble impuissante à la guérir. Chez le vrai fumeur, ce sont les yeux, l'estomac, les poumons et le cerveau qui fument ; chez lui, chaque organe s'adonne à ce vice. Il ne peut plus se consacrer à autre chose sans se montrer versatile et dépourvu de la moindre énergie. Fumer ne pourra venir en aide qu'à celui qui fume uniquement pour tenir quelque chose entre ses doigts ou qui aime ces mouvements machinaux produisant des volutes qu'il se complait à regarder monter mollement puis s'estomper lentement, comme un être vivant fuyant en douceur une étreinte. Mais même cette réflexion est celle d'un vrai fumeur, car les autres ne comprendront jamais rien à la cigarette. Le fumeur amateur se contente de regarder la fumée qu'il expire. Il s'en

5. Paolo Mantegazza (1831-1910), médecin hygiéniste et neurologue italien, resté célèbre pour sa découverte du principe actif de la coca.

libère, l'oublie et retourne à son travail. Et quand bien même il ne l'aurait pas dit, on aurait compris qu'Émile Zola n'est pas un fumeur. Il travaille trop et a trop les pieds sur terre. Le fumeur est avant tout un rêveur, conséquence immédiate de son vice ; un redoutable contemplatif qui épuisera son intelligence dans une dizaine de rêves et finira par ne noter qu'un seul mot. Plus ses rêves seront audacieux et sublimes, et plus leur trace sera infime. Il aura rêvé d'un univers et il ne lui en restera qu'un nuage ; il aura rêvé d'une tragédie ou d'une épopée, et n'aura pu en retenir qu'un seul vers. Le rêveur est toujours dans les nuages parce que ses songeries l'entraînent bien loin, par des voies détournées, tandis que celui qui a les pieds sur terre évolue dans un espace infiniment plus étroit et ordonné. Le véritable rêveur, même s'il est différent de celui décrit par Bulwer qui, lorsqu'il se rendormait, reprenait le rêve interrompu la veille, mène toujours deux vies, d'une égale intensité. Son inspiration peut alors se nourrir à deux sources : l'observation pure et simple et le rêve désordonné de ses nerfs déréglés.

Je me plais à imaginer que Gustave Flaubert a fumé avec passion ; je n'en suis pas certain, mais j'ai pourtant quelques raisons de le croire. Ces luttes